

**Zeitschrift:** Bulletin suisse de linguistique appliquée / VALS-ASLA  
**Band:** - (2007)  
**Heft:** 86: "lire" la lecture - Lesen "lesen" - "reading" reading : approches des activités de lecture

**Buchbesprechung:** Compte rendu

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 07.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Compte rendu

**Kerbrat-Orecchioni, C. (2005).**

***Le discours en interaction.***

**Paris: Armand Colin.**

Quel ordre règne sous l'apparent désordre des conversations? Comment s'organisent nos interactions verbales privées, professionnelles, publiques? Quels sont les mécanismes d'ajustement réciproques des interlocuteurs engagés dans le déroulement d'un échange?

Dans le prolongement des *Interactions verbales* publiées entre 1990 et 1994, cet ouvrage de Kerbrat-Orecchioni cherche à explorer le fonctionnement du discours-en-interaction, en passant en revue les différents outils théoriques dont nous disposons à l'heure actuelle pour le décrire. L'ambition de l'auteure n'est donc pas de proposer une théorie inédite de l'interaction mais plutôt de "faire fructifier l'héritage" (p. 8), en convoquant des corpus riches et variés, allant d'exemples empruntés à des œuvres de fiction, écrites ou orales (roman, théâtre, cinéma, sketches, etc.), en passant par des interactions authentiques dans des petits commerces, des émissions radiophoniques et des débats politiques.

L'ouvrage s'organise en 4 chapitres, dont nous allons brièvement résumer le contenu, avant de proposer une critique globale de l'ouvrage.

Le chapitre introductif (chapitre 1) présente le cadre théorique et méthodologique adopté par Kerbrat-Orecchioni depuis de nombreuses années. Plutôt que de revendiquer une appartenance à un courant déterminé, l'auteure défend une approche éclectique de l'interaction, reposant sur un choix raisonné d'outils jugés les plus appropriés aux objectifs descriptifs, et parfois remaniés en fonction de ses propres besoins analytiques. Sa démarche consiste ainsi à explorer le fonctionnement du discours-en-interaction "en mettant à profit (et à l'épreuve) certains des instruments d'analyse aujourd'hui disponibles, retenus pour leur efficacité descriptive, quel que soit par ailleurs le cadre théorique qui leur a donné naissance" (p. 5). Plus métaphoriquement, la linguiste affirme qu'il s'agit de se bricoler une boîte à outils diversifiée plutôt que de s'enfermer dans un modèle dont l'opérativité se limite à certains niveaux seulement, au risque de se rendre aveugle aux autres aspects du fonctionnement de l'interaction. Comme elle le relève elle-même:

"Ces outils peuvent relever de l'analyse du discours ("école de Birmingham" et "école de Genève" principalement), de la pragmatique (Grice, théorie des actes de langage, pragmatique contrastive), et bien sûr des différents courants interactionnistes: analyse

conversationnelle mais aussi ethnographie des communications (Hymes), sociologie interactionnelle (Gumperz), microsociologie (Goffman) et ses prolongements dans la théorie de la politesse linguistique (Brown & Levinson), etc." (p. 23).

En d'autres termes, Kerbrat-Orecchioni revendique l'éclectisme ou le syncrétisme méthodologiques, et cela en dépit de la connotation péjorative dont le terme est souvent affublé (assimilé à l'amateurisme). Il reste qu'adopter un tel cadre théorique n'est pas facile en raison du saut épistémologique qui sépare notamment l'analyse conversationnelle *stricto sensu* – qui adopte une perspective inductive avec une approche qui émerge des données – et la pragmatique traditionnelle – qui part de constructions théoriques qu'elle applique à la langue, s'inscrivant dans une perspective déductive. Cependant, Kerbrat-Orecchioni dépasse allégrement cette apparente contradiction, en affirmant qu'"une discipline se définit par son objet d'investigation plus que par le type d'approche adopté sur cet objet" (p. 14).

Le livre se poursuit avec deux blocs centraux, qui privilégient certains phénomènes chers à l'auteure – et jugés importants – comme les divers types de négociations conversationnelles (chapitre 2) et le fonctionnement de la politesse (chapitre 3).

Dans le chapitre 2, Kerbrat-Orecchioni montre que l'établissement des relations interpersonnelles, l'interprétation du contexte et des rôles, la construction des séquences, la constitution du thème de la conversation (topic) ou la clôture d'un échange font l'objet d'ajustements incessants de la part des interlocuteurs engagés dans une interaction. Même la construction des tours de parole est une affaire interactive et donc sujette à être négociée. En bref, toute activité qui doit être coordonnée doit en ce sens être négociée. Négocier, c'est se mettre d'accord sur la façon dont une action sera accomplie et sur sa signification. L'auteure montre que cet accord est réalisé à travers une séquence d'étapes où les locuteurs interviennent de la manière suivante (cf. p. 98):

1. A fait à B une proposition;
2. B conteste cette proposition, en assortissant éventuellement cette contestation d'une contre-proposition: il y a alors négociation potentielle, laquelle ne va pas nécessairement s'actualiser. En effet:
3. - Si A accepte immédiatement cette contre-proposition la négociation est en quelque sorte étouffée et l'on a affaire à un simple ajustement.  
- Si A rejette cette contre-proposition et maintient sa position initiale, il y a "cristallisation du désaccord", et c'est l'amorce d'une négociation.

Le chapitre se poursuit en montrant les différentes façons dont peut s'actualiser ce schéma dans divers types d'interactions, avant de se clôturer sur l'analyse d'un cas particulier de négociation: le malentendu. La linguiste

explique que ce phénomène trouve son origine dans le fait que les partenaires d'une interaction interprètent différemment un segment linguistique, qui se prête à deux lectures également possibles, le contexte ne permettant pas de trancher entre elles. Dans l'ensemble, ce chapitre est central, et parvient parfaitement à démontrer que le discours-en-interaction a pour particularité d'être co-produit et de résulter d'un incessant travail collaboratif.

Le chapitre 3 est consacré au fonctionnement de la politesse et permet à l'auteure de revisiter le modèle de Brown & Levinson, tout en convoquant largement Goffman en croisement avec Searle. Loin des comportements rituels invoqués dans les manuels de savoir-vivre, la politesse est ici entendue dans ses manifestations linguistiques comme recouvrant tous les aspects du discours dont la fonction est d'adoucir la violence inhérente à toute prise de parole et de préserver le caractère harmonieux de la relation interpersonnelle. Or, si de nombreux actes de langage sont potentiellement menaçants pour les faces des interlocuteurs (d'où la notion de *Face Threatening Acts* ou actes menaçants pour les faces) il en est qui sont plutôt valorisants pour ces mêmes faces. Pour rendre compte de ces derniers, Kerbrat-Orecchioni introduit la notion de *Face Flattering Acts* (ou actes flatteurs pour les faces). Une fois les bases du modèle posées et aménagées, l'entreprise menée par l'auteure est de dresser un inventaire et de décrire les principaux procédés linguistiques qui peuvent être mis au service de la politesse (autant négative que positive). Ainsi, la politesse englobe par exemple la formulation indirecte des actes de langage ("Peux-tu fermer la porte s'il te plaît?" au lieu de "Ferme la porte!"); elle explique l'existence de certains énoncés préliminaires ("Tu peux me rendre un service?") ou procédés réparateurs (excuses et justifications); elle permet de rendre compte de certains emplois comme l'imparfait ou le conditionnel d'atténuation ("Je voulais savoir si...", "Je voudrais savoir si..."), tout comme de certaines figures de rhétoriques (l'hyperbole, la litote, l'euphémisme); elle justifie la présence de certains adoucisseurs ("s'il vous plaît", "excusez-moi") ou modalisateurs ("Il me semble que...", "Je trouve / crois que..."); en outre, elle regroupe les remerciements, les compliments ou les louanges, les offres, etc. Le chapitre se clôt en offrant une description de la politesse dans les petits commerces, avec une attention particulière portée au minimisateur « petit » dans ce type de corpus. En bref, ce chapitre explore les nombreuses et diverses ressources qui permettent l'exercice du travail des faces en discours. Cependant, si Kerbrat-Orecchioni affirme que la théorie de la politesse fait aujourd'hui partie du vocabulaire de base de tout chercheur ès conversations, encore faudrait-il préciser: de tout chercheur qui croit à la notion d'acte!

Le chapitre conclusif (chapitre 4), intitulé "Approches comparatives", regroupe des réflexions sur le fonctionnement comparé, d'une part des interactions dans différentes cultures, et d'autre part des interactions authentiques avec

celui de leurs représentations fictionnelles (et plus précisément romanesques). Dans le cas du fonctionnement des interactions intraculturelles, Kerbrat-Orecchioni définit la perspective contrastive comme consistant à comparer les normes et comportements communicatifs attestés des membres dans deux sociétés différentes ou plus. Si pour autant la notion de remerciement est universelle, les conditions d'emploi du remerciement sont-elles les mêmes en Grèce qu'au Japon? Les formulations de la requête s'opèrent-elles de la même manière en Chine qu'en France? L'auteure nous met en garde contre les problèmes méthodologiques qu'engendre l'approche comparative dans la recherche culturelle en linguistique, tant il est malaisé parfois de dissocier langue et culture.

Dans la seconde partie de ce dernier chapitre, l'auteure s'interroge sur la façon dont les auteurs restituent les conversations orales dans les dialogues écrits. Quel degré de mimétisme existe-t-il entre des conversations authentiques et des dialogues littéraires? La richesse des phénomènes de l'oral (interruptions, ratés, chevauchements, etc.) trouvent-ils leurs équivalents typographiques? Autrement dit, dans quelle mesure sont-ils transposables à l'écrit? Tout en soulignant les limites de cette entreprise (l'interaction se construit pas à pas, en temps réel alors que le dialogue romanesque est entièrement pré-construit, élaboré et rédigé dans une temporalité qui n'a rien à voir avec celle de l'interaction, devant obéir à des impératifs de linéarité), Kerbrat-Orecchioni mobilise certains concepts théoriques décrits tout au long des chapitres précédents pour l'interprétation des dialogues romanesques. On peut toutefois s'interroger dans quelle mesure il est possible de "plaquer" ces notions à des dialogues fictionnels. Peut-on par exemple faire correspondre "réplique" à tour de parole ou "aparté" à séquence latérale?

De manière générale, le livre de Kerbrat-Orecchioni donne un accès riche aux particularités du discours-en-interaction, en rendant attentif à l'alternance des tours de parole et à leur construction collaborative, à certaines constructions syntaxiques bancales propres à l'oral, à la question des ratés, des autocorrections et des réparations, etc. Par ailleurs, il offre des analyses approfondies de plusieurs extraits de corpus, en insistant également sur la récolte des données et leur transcription. De manière très didactique encore, il permet de revenir sur la définition de plusieurs concepts clés, comme celui de paire adjacente, d'échange ou d'acte de langage, tout comme sur la question du contexte, de l'interprétation et bien d'autres notions encore, dont on sait combien elles sont fondamentales pour l'approche des interactions verbales. Sans prétendre être une "somme" en matière d'analyse du discours-en-interaction, l'ouvrage réussit son pari en offrant un vaste aperçu des instruments d'analyse disponibles dans l'approche de l'interaction. En cela, ce livre constitue un apport non négligeable pour la discipline, dont beaucoup de recherches proviennent du monde anglo-saxon et sont publiées en anglais.

En outre, l'ouvrage témoigne de la diffusion considérable que connaît l'analyse des conversations à l'heure actuelle. Ce regain pour l'étude de l'oral témoigne d'une incroyable diversification des perspectives théoriques adoptées et des méthodes d'investigation mises en opération. Cette diversification s'accompagne d'un enrichissement non moins remarquable de divers corpus de français parlé et banques de données sur lesquels sont fondées les interprétations, théorisations et modélisations du système linguistique. Toutefois, l'intérêt croissant qui est prêté depuis plusieurs années – et dans plusieurs domaines de la linguistique – aux données de l'oral, et notamment interactives contribue à faire du discours-en-interaction un domaine qui n'est pas scientifiquement homogène. En cela, l'ouvrage de Kerbrat-Orecchioni se fait l'écho de cette diversification et de l'immense brassage théorique qui en découle.

Si l'interaction est un objet d'investigation vaste et complexe, la prolifération de la terminologie est elle aussi à cet égard très parlante: interaction, conversation, dialogue, communication, etc. Ainsi, à l'heure où l'interaction recèle autant de définitions que d'approches théoriques et méthodologiques différentes, il peut sembler "imprudent" de mélanger les instruments d'analyse ou de vouloir autant "fusionner" les courants. Au lieu de se ranger dans le champ de la complémentarité, où "les concepts essaient, émigrent, traversent les frontières des écoles et même des disciplines" (p. 21), il pourrait paraître salubre d'aborder le discours-en-interaction avec une rigueur méthodologique qui contribuerait à clarifier le champ scientifique. En d'autres termes, si la linguiste fait du "butinage théorique" une nécessité, il peut néanmoins régner sinon un certain malaise du moins une certaine confusion au sein de ce métissage. Dans une mise au point préalable, Kerbrat-Orecchioni précise par exemple que son travail ne relève pas de l'analyse conversationnelle (p. 5). L'avertissement est honnête. Toutefois, ce constat est quelque peu déroutant: en effet, quelques lignes plus bas, l'auteure cite Goodwin, tout en avouant une prédilection particulière pour la littérature conversationnaliste et les *Lectures* de Sacks. Cette posture se révèle à nouveau problématique dans les analyses, qui usent de concepts qui semblent parfois peu compatibles. Même si Kerbrat-Orecchioni affirme que la différence d'approche entre l'analyse conversationnelle et l'analyse du discours est exagérée (p. 14, note 2), il reste que l'analyse conversationnelle dans son acception étroite est incompatible avec la plupart des approches desquelles l'auteure semble vouloir la rapprocher. En revendiquant un émergentisme radical, l'analyse conversationnelle d'inspiration éthnométhodologique s'inscrit dans un empirisme indispensable où toute construction théorique dépend des données. Autrement dit, l'analyse conversationnelle au sens strict du terme est une approche empirique qui évite de se donner des catégories préalables à l'analyse. Elle cherche plutôt à identifier les "méthodes" qui permettent aux membres en société de structurer

– dans l'interaction verbale – à la fois des contenus communicatifs et des activités sociales. L'adoption du point de vue des locuteurs (perspective émiqve) est centrale et interdit les jugements intuitifs de grammaticalité. L'analyse du discours (*Discourse Analysis*) quant à elle renvoie moins à une méthodologie spécifique qu'à son objet d'analyse, la conversation. Elle s'appuie sur une variété d'outils méthodologiques, allant de la théorie des actes de langage au modèle dramaturgique de Goffman, en passant par la linguistique de l'énonciation et l'analyse conversationnelle, dont elle emprunte les concepts sans toutefois en adopter la démarche ou la mentalité analytique. Cette brève mise au point permet de saisir combien l'approche de Kerbrat-Orecchioni se veut "fédératrice". Cependant, cette posture analytique ne permet pas toujours de saisir la spécificité et les caractéristiques des courants d'où sont tirés les concepts utilisés. Pour conclure, malgré l'immense richesse que recèle un tel ouvrage, son éclectisme théorique estompe parfois la spécificité des contours des différents modèles qui décrivent les interactions verbales, autant dans leurs importantes divergences théoriques et méthodologiques que dans leurs origines historiques différentes.

**Anne-Sylvie Horlacher**

Universités de Lausanne et Neuchâtel

anne-sylvie.horlacher@unine.ch

# Compte rendu

**Moore, D. (2006).**

***Plurilinguismes et école.***

**Paris: Didier, LAL.**

Paru en 2006, l'ouvrage de Danièle Moore marque la fin de la collection LAL – *Langues et apprentissage des langues* – qui a vu le jour en 1980, fruit d'une collaboration entre la librairie Hatier, les Editions Didier et l'Ecole normale supérieure de Saint-Cloud. *Plurilinguismes et école* parachève ainsi cette série consacrée à la didactique et à la pluralité des langues dans laquelle il s'inscrit parfaitement, allant même, comme le note Daniel Coste dans la postface, jusqu'à reprendre d'un certain point de vue, dans une perspective et un environnement épistémique certes différents, la problématique d'une pédagogie intégrée développée par Eddy Roulet dans le premier ouvrage de la collection.

Le choix du pluriel dans le titre *Plurilinguismes et école* marque d'emblée l'orientation de cet ouvrage, qui construit sa réflexion sur le plurilinguisme non seulement en parcourant les nombreuses propositions théoriques auxquelles il a donné lieu, mais aussi en évoquant différents contextes (Europe, Amérique, Inde, etc.) dans lesquels il se développe, montrant qu'il n'y a effectivement pas un, mais plusieurs plurilinguismes, la tâche de l'école étant de s'adapter aux différentes situations. Sans entrer dans des considérations trop détaillées mais en s'appuyant sur des exemples représentatifs, Danièle Moore plaide donc dans les derniers chapitres pour la valorisation et la promotion des compétences plurilingues, considérant "le plurilinguisme comme un principe de l'éducation des langues, comme un objectif partagé et comme un projet transversal pour l'enseignement, en incluant langues et cultures minoritaires (territoriales et déterritorialisées), et étrangères" (p. 243).

Ce questionnement autour du plurilinguisme est élaboré en trois parties, qui complexifient progressivement la problématique. La première se donne comme objectif de "*comprendre les contextes de développement des plurilinguismes*" en développant différents aspects de la situation constitutifs du plurilinguisme. Ainsi, le premier chapitre développe la question des "contacts de langues et leurs contextes", mettant en évidence la multiplicité et la variété des contextes des plurilinguismes, tout en soulignant leur importance. L'auteure rappelle un certain nombre de concepts importants liés aux contacts des langues, à savoir la question de l'identité (définie comme mouvante et multiple), l'image et le statut social des langues et les notions de réseau et de communauté, qui jouent un rôle primordial dans la constitution du



plurilinguisme. Le deuxième chapitre problématise la notion de langue et celle des frontières entre les langues, montrant qu'elles dépendent largement des représentations que s'en font les locuteurs. La langue est ainsi considérée comme une notion sociale, qui se définit en relation avec les locuteurs, le contexte d'utilisation et les représentations qu'ils s'en font (qui influencent nécessairement l'intercompréhension). Le chapitre 3 part de la notion de réseau pour redéfinir la notion de contexte et celles de profils et de territoires d'apprenant, de manière dynamique. L'auteure plaide pour une plus grande prise en compte des représentations, relevant notamment qu'elles fonctionnent comme un filtre dans la dynamique de l'apprentissage.

Après les éléments liés à la situation, c'est aux "*pratiques plurilingues et plurilittéraciées en contexte*" qu'est dédiée la deuxième partie de l'ouvrage. Le chapitre 4 développe la question des répertoires plurilingues, l'auteure soulignant que la transmission (ou rupture de transmission) des langues dépend largement des contextes et des réseaux sociaux. Les répertoires plurilingues s'adaptent à chaque situation, ils sont composites et flexibles, comme cela apparaît dans les cas d'alternance. Ces considérations conduisent l'auteure à rappeler que la "langue maternelle" est une notion inadéquate pour décrire une situation plurilingue impliquant par exemple cinq ou six langues parlées par les locuteurs – les notions de réseaux et de frontières semblent plus utiles. Le chapitre suivant aborde une problématique moins connue, à savoir celle de la "plurilittéracie". Danièle Moore souligne que l'école méconnaît souvent les pratiques littéraciées des enfants, pratiques impliquant des rapports à l'écrit qui la précèdent parfois ou qui lui sont extérieures, pouvant être liées à d'importantes variations socioculturelles. Il faut donc pour l'auteure ajouter à la prise en compte de la compétence plurilingue celle d'une compétence plurilittéraciée et pluriculturelle.

La troisième partie de l'ouvrage met en relation la compétence plurilingue ainsi décrite avec la question des "*dynamiques d'apprentissage*". Dans le chapitre 6, Danièle Moore relève, en s'appuyant sur différentes études, que le plurilinguisme, et notamment la didactisation des phénomènes d'alternance en classe, ont un rôle positif sur l'apprentissage et la construction des savoirs, en tant que stratégies plurilingues favorisant le mécanisme d'abstraction et de généralisation. Le septième chapitre revient sur la question des représentations du plurilinguisme en relation avec l'apprentissage, soulignant qu'il peut devenir un atout s'il est exploité positivement à l'école. L'auteure rappelle à ce propos l'évolution qui s'est faite ces dernières années autour de la notion de "transfert", auparavant considérée comme un handicap et dans laquelle les études actuelles voient plutôt un phénomène positif, une chance pour l'apprenant qui tire profit des relations entre L1 et L2 (l'"atout bilingue"). Ces principes sont illustrés plus précisément dans le huitième et dernier chapitre "Construire à l'école la relation entre les langues et les cultures", qui

passé en revue quelques modèles éducatifs impliquant l'intégration du plurilinguisme: l'approche plurilingue du *Cadre européen commun de référence pour les langues* (2001), des modèles d'alternances tels que ceux pratiqués dans le Val d'Aoste, des modèles alternatifs amérindiens, des démarches plurilingues telles que l'Eveil aux langues. Dans ce type d'approche, le développement de la conscience métalinguistique propre à une conception plurilingue de l'apprentissage apparaît indéniablement comme un atout pour l'apprentissage.

Même nécessairement lacunaire, ce résumé aura montré que l'ouvrage de Danièle Moore réalise une synthèse particulièrement riche de nombreux travaux portant sur la question du plurilinguisme et de la compétence plurilingue, tout en mettant l'accent sur des éléments originaux, comme l'importance de la littérature ou le rôle de l'environnement culturel. Du point de vue de la forme, le style est très clair et agréable à lire. Comme l'auteure l'explique elle-même dans l'introduction, le livre s'oriente autour de notions-clés fonctionnant comme des fils rouges, qui sont progressivement affinées et complexifiées, sans que les chapitres se suivent de manière absolument linéaire et chronologique. Il en va ainsi par exemple des notions de répertoire, de compétence ou d'alternance, qui sont régulièrement reprises et envisagées à différents niveaux. Pour retracer leur parcours, l'auteure met à disposition un index qui fournit une aide appréciable. Ceci dit, la lecture de l'ensemble du livre demeure incontournable, car l'index reste, comme c'est souvent le cas, soit trop riche en renvois, soit parfois incomplet (p.ex., même s'il est annoncé dans l'introduction, le traitement au chapitre 4 de la notion d'alternance n'y est pas mentionné).

Enfin, on peut mentionner que l'ouvrage est lui-même plurilingue et polyphonique. S'effaçant avec modestie devant la parole des auteurs étudiés, Danièle Moore insère de nombreuses citations, celles en anglais étant intégralement traduites à la fin du recueil. Un très grand nombre de travaux sont ainsi présentés et mis en relation dans une problématique dont les contours sont redessinés, sans toutefois que l'auteure entre dans les débats auxquels ils ont pu donner lieu. Bien qu'efficace, ce procédé pourrait sembler trop rapide lorsqu'il concerne des schémas, qui sont repris tels quels sans que toutes les données qui y figurent soient explicitées. En fait, il faut selon moi surtout voir là une invitation à se tourner vers les textes originaux, indispensables si on ne les connaît pas encore, d'autant plus que ce retour aux sources est encouragé par une bibliographie très large, autant anglo-saxonne que francophone, qui se veut un véritable outil de travail.

**Anne Grobet**

Université de Genève

Anne-Grobet@unige.ch



# Compte rendu

**Chabrol, C. & Olry-Louis, I. (éds.) (2007).**  
***Interactions communicatives et psychologie.***  
**Paris: Presses Sorbonne Nouvelle.**

Le titre de l'ouvrage édité par Claude Chabrol et Isabelle Olry-Louis marque d'entrée de jeu la portée interdisciplinaire et les enjeux associés à une telle transversalité du champ d'étude en question: *l'interaction communicative*. La quatrième de couverture introduit le sujet de la manière suivante: "La plupart des activités humaines reposent sur des interactions communicatives, qui sollicitent la parole et le corps et prennent de multiples formes: apprendre, travailler persuader, etc."

L'introduction des éditeurs scientifiques de l'ouvrage est stimulante par les questions générales dégagées. Par exemple: quelle place occupe la psychologie dans l'étude des interactions? Quelle est l'histoire de l'inscription de la psychologie dans ce champ d'étude? Quelles relations peut-on dégager entre langage, action et pensée? Quelle conception du langage peut-on envisager en psychologie?

Plus intéressant encore est le *projet intégratif* proposé. Il pose clairement l'objectif du travail et signe une préoccupation réelle par rapport au défi lancé: il s'agit d'envisager une "théorisation pluridisciplinaire "qui oriente" vers le choix d'une pluralité de méthodes [...] pour rendre compte de la *multidimensionnalité* des processus évoqués par les activités étudiées" (p. 21, souligné par les auteurs). Le texte invite alors à envisager l'interactionnisme social, cognitif, développemental et affectif comme "une voie de renouvellement de la psychologie", où se trouvent enfin unifiés les modèles, les méthodes et les concepts développés dans les sciences sociales et les sciences du langage.

Au total, vingt-deux auteurs participent à l'exercice. Ils appartiennent à divers courants théoriques (notamment diverses orientations de la pragmatique et de l'interactionnisme). Ils représentent différentes disciplines, entre autres la psychologie sociale, la psychologie du développement, les sciences cognitives, les sciences de l'éducation, la psychologie clinique, la psychologie des émotions et la linguistique. L'ouvrage répond ainsi à un objectif commun aux auteurs: celui d'organiser une communauté d'intérêts dans le vaste champ de l'analyse des interactions communicatives.

La nécessité d'une telle démarche intégrative repose sur un bref rappel historique – rappel concis mais extrêmement dense, précis et essentiel – des

courants théoriques et des notions principales qui ont amené (ou ramené?) l'interaction à la psychologie et autour desquels doit certainement s'envisager la rencontre des chercheurs contemporains. En substance, dans leur introduction, Chabrol et Olry-Louis relèvent que le "tournant langagier" (pragmatique et interactionniste), puis le "tournant actionnel" (ou "praxéologique") en psychologie, ont permis d'inscrire l'interaction communicationnelle au cœur de l'analyse des comportements humains, puis de réinscrire l'action humaine dans les processus communicationnels eux-mêmes. Ils précisent alors: "Il ne s'agit plus seulement de comprendre pour se comprendre mais d'agir ensemble ou de faire agir en se comprenant" (p. 19). L'analyse se doit alors de prendre en compte le contexte, c'est-à-dire être attentive à la mise en relation et à l'interprétation que font les sujets, d'une part du contexte dans lequel ils échangent (cadre social), d'autre part des contraintes communicationnelles qui y sont liées (contrat de communication et rôles notamment) et qui sous-tendent les interactions. En conséquence, à ces premières affirmations succèdent aussi des considérations d'ordre méthodologique et une interrogation sur la diversité des méthodes de recherches liées à la pluridisciplinarité et la multidimensionnalité de l'objet d'étude, ainsi qu'à leur pertinence pour l'observation des diverses dimensions du phénomène.

Fort de cet exercice introductif, le dialogue peut alors s'instaurer entre les auteurs. L'ouvrage est organisé en trois parties thématiques avec, en toile de fond, les questions théoriques et méthodologiques qui traversent l'ensemble du texte et dessinent ainsi, au fur et à mesure des contributions, une constellation générale du champ d'étude.

La première partie, intitulée "Analyser les interactions communicatives", porte sur les propriétés générales de l'interaction communicative et concerne le type d'analyse à appliquer à cet objet. Elle constitue une sorte de plaidoyer en faveur de la prise en compte des diverses facettes de l'interaction communicative et de son analyse. Les textes constituant cette partie s'attachent à définir les approches et concepts centraux pour l'analyse des interactions communicatives. Les contributions de Bromberg et de Chabrol traitent des dimensions psycho-socio-pragmatiques de la communication et discutent les notions d'interaction, de contrat de communication, de principe de coopération, de l'identité socio-discursive, de cadre interactionnel et, plus globalement, la question du contexte, c'est-à-dire de l'inscription de l'analyse des mises en scènes discursives et du choix des actes communicationnels dans les cadres sociaux qui les contraignent. Trognon & Batt considèrent les raisons de l'oubli de l'interaction communicationnelle en psychologie et proposent le modèle de la logique interlocutoire comme cadre conceptuel pour cette prise en compte. Zacklad atteste de la création de valeur issue de nombreuses interactions communicationnelles (consultations médicales ou

interactions de services, par exemple) et témoigne ainsi de leur importance dans l'"économie de l'immatériel". Véronique introduit une réflexion sur la diversité des contextes sociaux dans le cadre d'une analyse des contacts de langues en tant que contacts de cultures et "sémantique sociale". Cosnier discute la question de la dimension corporelle de l'interaction, dont les dernières études ont mené à l'introduction d'un nouvel axiome de la communication: "On ne peut pas parler sans bouger"— axiome qui renvoie aux phénomènes d'échoïsation et d'étayage corporel de l'interaction.

La deuxième partie, "Interagir pour connaître ou faire connaître", signe l'intérêt et l'importance de telles analyses dans le cadre des interactions à visée de connaissance et d'apprentissage. Il y est question à la fois du statut général de la communication par rapport au développement cognitif de l'enfant et du rôle particulier de divers processus conversationnels dans les mécanismes d'apprentissage, autrement dit de l'interaction en tant qu'instrument d'apprentissage. Certes l'interaction est le lieu privilégié du développement. Cependant, il ne suffit pas simplement qu'un tuteur et un apprenant ou des pairs interagissent pour qu'il y ait progrès cognitifs. Il faut des conditions particulières, notamment langagières, cognitives et contextuelles, pour qu'un bénéfice cognitif soit possible. Ce sont justement ces conditions qu'il s'agit de mettre à jour et de formaliser par une théorisation pluridisciplinaire et des méthodes plurielles. Les textes présentés dans cette deuxième partie partagent cet objectif. Ils traitent, chacun à leur manière, de la question de la relation entre les processus intersubjectifs et intrapsychiques. Plus précisément, la contribution de Danis, Santolini & Tijus et celle de Lacroix, Pulido & Weil-Barais concernent l'étude des interactions cognitives dans le champ de la psychologie du développement et dans le contexte de l'environnement proximal du jeune enfant. Olry-Louis aborde, quant à elle, la question de la pluralité des méthodes de recherche – différentielles, expérimentales et développementales notamment – appliquées à l'analyse de l'effet des interactions éducatives. Roux pose la question de l'étude du rôle "des médiations sémiotiques sur les constructions cognitives" dans le contexte de travail de groupe à l'école, alors que Soidet l'interroge dans celui des interactions de tutelle entre adolescents.

La troisième partie, "Interagir pour transformer le réel ou autrui", concerne d'une part le thème de l'influence sociale (interactions visant à influencer autrui), d'autre part les recherches sur les interactions professionnelles (interactions visant à transformer le réel). Partant du constat que toute situation communicative est porteuse d'enjeux (obtenir certains effets et poursuivre certains buts, comme informer, émouvoir ou convaincre), Frigout interroge le rapport entre les enjeux psychosociaux d'une situation sociale (le contexte, l'activité et les buts, les pressions sociales, relationnelles et identitaires) et les stratégies discursives et comportementales adoptées.

Georget & Degand traitent du statut non périphérique (par rapport aux arguments du discours) des indices gestuels dans le traitement des communications persuasives et observent, de la même façon que Cosnier dans la première partie, que le corps représente un substrat essentiel à l'activité relationnelle et que la persuasion – de même que l'empathie d'ailleurs – repose en grande partie sur la gestualité. Picard remet en question l'idée très répandue selon laquelle les interactions conflictuelles sont envisagées comme des "ratés" de la communication, relevant d'incompétences communicationnelles (incapacité d'écoute, mauvaise inférence, etc.) ou de la pathologie et constituant des "erreurs" dans le cours habituellement "bon" des échanges. Filliettaz souligne l'importance de la prise en compte de l'organisation temporelle de toute activité sociale (durée, rythme, ordre) pour l'étude de la structuration du "discours-en-interaction" et de son rôle régulateur rétroactif sur la temporalité de l'action. Ce faisant, l'auteur permet un dialogue interdisciplinaire fécond entre la linguistique, la psychologie de l'interaction et la psychologie du travail. Vivier présente, quant à lui, un précieux travail d'articulation entre les disciplines de la psychologie et de la traductologie qui aboutit à des réponses nouvelles que la psychologie cognitive n'avait jusqu'ici pas fournies aux préoccupations des professionnels de l'interprétation de conférence.

La nature transversale, commune et partagée d'un tel objet d'étude paraît certes prometteuse pour qui rêve d'une analyse exhaustive de ses multiples dimensions. Encore faut-il que le dialogue des différentes disciplines et perspectives épistémologiques soit rendu possible, réel et constant ou, du moins, maintes fois renouvelé. Et c'est à ce défi que s'attèlent, avec adresse, les auteurs de l'ouvrage. En effet, bien que conscients de la difficulté d'une démarche pluridisciplinaire en la matière, Chabrol et Olry-Louis partagent la préoccupation authentique de ménager un espace de rencontre fécond et approprié à la réunion de disciplines et de perspectives épistémologiques variées, qui ont toutes en partage, d'une manière ou d'une autre, l'interaction communicative comme base de réflexion et d'analyse. Le projet de cette parution est enthousiasmant et il est maintenant lancé. Il faut alors le poursuivre, consolider les premiers acquis et renouveler encore le dialogue des disciplines, des théories et des méthodes.

Remarquons pour terminer que ce texte intéressera toute personne qui envisage le rapport du sujet au monde (et ceci tant sur la plan cognitif que praxéologique) comme étant un rapport qui passe par autrui et s'inscrit dans l'interaction communicative, autrement dit, toute personne qui considère les situations sociales courantes en tant qu'elles sont non seulement traversées mais aussi intrinsèquement constituées par les échanges qui s'y déroulent. De ce fait, ce texte s'adresse aussi aux chercheurs qui admettent la nécessité

pour la psychologie de rendre compte de cette interaction communicative par une théorie pluridisciplinaire qui respecte la complexité de cet objet d'étude.

**Caroline Léchet**

Université de Lausanne, Institut de psychologie  
caroline.lechet@unil.ch





# Compte rendu

Duchêne, A. & Heller, M. (éds.) (2007).

*Discourses of Endangerment. Ideology and Interest in the Defence of Languages.*

London, New York: Continuum.

Coll. *Advances in Sociolinguistics*.

Comme le souligne Deborah Cameron (p. 268), le discours sur les langues menacées est aujourd'hui aussi commun que le discours sur le réchauffement climatique. Il fait partie du bagage culturel et de la vision du monde de tout un chacun et a fait l'objet de nombreuses publications universitaires ou destinées au grand public. Le recueil proposé par Alexandre Duchêne et Monica Heller n'est pas seulement un livre de plus sur la question. Il diffère de la plupart des ouvrages scientifiques sur le sujet qui s'intéressent le plus souvent à des langues exotiques d'Asie, d'Afrique, d'Océanie ou d'Amérique (Bradley & Bradley, 2002) et/ou retracent l'expérience de linguistes ayant travaillé directement sur le terrain (Tsunoda, 2005). Comme son titre l'indique, il ne porte pas sur les langues en voie de disparition mais sur les *discours* tenus par le monde académique, associatif et médiatique au sujet de ces langues menacées. En conséquence, certains articles sont consacrés à des langues qu'on ne soupçonnerait jamais d'être en danger d'extinction (l'anglais, le français ou l'espagnol). Ainsi que le montrent plusieurs chapitres, ces discours ne sont pas nouveaux (voir aussi Cameron, 1995), mais ils prennent une dimension nouvelle à l'heure des changements sociaux induits par la globalisation.

Encadrés par deux productions plus théoriques – dues à la plume des éditeurs et de Deborah Cameron –, les contributions présentées dans *Discourses of Endangerment* analysent les idéologies langagières qui sous-tendent les discours sur les langues menacées et considèrent les intérêts des différents acteurs, tout en présentant chacun un terrain de recherche particulier. Le recours à des méthodologies appartenant tant à l'analyse du discours, à la sociolinguistique critique, qu'à l'anthropologie linguistique permet une réflexion aboutie sur les impacts de ces discours et sur les débats de société dont ils sont généralement l'indice.

En effet, comme le signalent Alexandre Duchêne et Monica Heller dans leur chapitre introductif "Discourses of endangerment: Sociolinguistics, globalization and social order", ces discours sur les langues menacées concernent fondamentalement d'autres périls qui sont portés pour diverses raisons sur le terrain de la langue. C'est pourquoi certains milieux se portent

au secours de langues "bulldozer" comme le français ou l'anglais. Les éditeurs remarquent un changement dans le discours scientifique sur la diversité. Depuis les années 1990, l'aspect politique et national est laissé de côté au profit d'un "discours généralisateur sur la diversité linguistique comme équilibre écologique et héritage collectif culturel et scientifique" qui est le fait d'agences supranationales (p. 5). Ces discours se focalisent le plus souvent non pas sur les locuteurs mais sur les langues elles-mêmes, tout en préservant le lien idéologique entre langue, culture et nation. Les chapitres du recueil démontrent que ces idéologies similaires sont mises en pratique dans des terrains très différents, avec des acteurs provenant d'horizons divers. Ces mêmes acteurs (grammairiens, journalistes, anthropologues, enseignants, fonctionnaires gouvernementaux) participaient il y a quelques décennies aux discours sur la production et la reproduction des idéologies linguistico-nationalistes. On assiste en fait souvent à la réexpression par les mêmes acteurs d'un discours déjà ancien; avec une nouveauté toutefois: l'émergence d'un nouvel espace discursif transnational autour de diverses ONGs. Les éditeurs tirent trois conclusions principales des contributions de cet ouvrage. Il apparaît d'abord que le discours sur les langues menacées n'est pas forcément lié à une forme d'inégalité. Des langues pourtant soutenues par un appareil étatique fort et comptant de nombreux locuteurs sont l'objet de tels discours. Ensuite, ce discours ne porte pas vraiment sur la disparition des langues. Il est difficile de concevoir que l'anglais, le français ou l'espagnol cessent d'être parlés même dans un futur assez lointain. Pour finir, les arguments avancés concernant le fait que l'encodage inhérent de la connaissance d'une culture dans une langue est difficile à soutenir face à des langues comme le français ou l'anglais qui ont connu une institutionnalisation et des changements importants.

L'article de Shaylih Muehlmann "Defending diversity: Staking out a common global interest?" (chapitre 2) porte sur la notion de diversité biologique et/ou bioculturelle. L'auteure souligne l'émergence, à la fin du XX<sup>ème</sup> siècle, d'un discours de type environnemental portant sur la diversité linguistique. Émergeant à la charnière entre un monde composé d'états-nations et un monde globalisé, ce discours transparaît dans le matériel promotionnel des diverses ONGs qui défendent les langues en voie d'extinction (Linguapax, Foundation for Endangered Languages, Terralingua, UNESCO) et qui sont aujourd'hui devenues des porte-parole légitimes sur des sujets comme le multilinguisme et la diversité linguistique. Les idéologies essentialistes – liant la sauvegarde de l'environnement à la protection de la culture indigène donc de la langue – ont servi les intérêts d'acteurs très divers allant des multinationales pharmaceutiques aux partisans altermondialistes et ont encouragé des alliances souvent problématiques entre ces groupes et les peuples indigènes qui pratiquent ces langues menacées. D'une part, ces institutions ne cautionnent pas toujours certaines aspirations politiques et/ou

économiques des peuples indigènes qui vont de pair avec les revendications linguistiques. D'autre part, souvent aveuglées par le mythe tenace du bon sauvage, elles ne comprennent pas que les peuples indigènes refusent parfois de ne rien toucher à leur mode de vie et accueillent favorablement le changement, que ce soit sur le plan social et/ou linguistique.

Donna Patrick, dans le chapitre 3 "Indigenous language endangerment and the unfinished business of nation states", s'intéresse aux groupes indigènes du Canada et souhaite montrer la façon dont le discours sur la langue menacée est, dans ce cadre, une force mobilisatrice pour un combat d'ordre politique mais aussi culturel. Elle signale en préambule les différences entre les groupes indigènes et les minorités nationales. Parfois leur discours est similaire. On peut prendre comme exemple le lien essentialiste qui est fait entre langue et territoire. Parfois il diffère, comme sur l'importance de la spiritualité et des traditions ancestrales qui sont partie prenante des langues à longue tradition orale. Ainsi, l'analyse du rapport du *Groupe de travail sur les langues et les cultures autochtones* (2005) lui permet de spécifier le poids des arguments essentialistes qui lient langue et vision du monde ainsi que l'importance de l'attache avec le territoire. Il en découle qu'une proportion non négligeable d'autochtones canadiens qui ne vivent plus dans leur région d'origine tout en continuant à pratiquer leur langue maternelle n'est pas touchée par ce discours institutionnel. De plus, ce discours essentialiste tend à figer une certaine forme de la langue indigène et à marginaliser toute une série de pratiques linguistiques pourtant attestées.

Le cas du corse, présenté par Alexandra Jaffe dans le chapitre 4 "Discourses of endangerment: Contexts and consequences of essentializing discourses", apporte un regard un peu différent sur les idéologies essentialistes à la source de la plupart des discours sur les langues menacées. En Corse, elles ont eu d'une part des conséquences plutôt positives bien que d'autre part elles aient eu des effets assez négatifs; ce qui montre encore une fois que le discours sur la langue est toujours fondamentalement politique et pratiqué par des acteurs sociaux intéressés. Les idéologies essentialistes qui viennent directement de la tradition linguistique française ont permis dans un premier temps un effort de normalisation de la langue corse et la parution de dictionnaires et grammaires. Ainsi, l'auteure a été le témoin d'un changement dans les attitudes des Corses face à leur langue ancestrale. Le corse a acquis un certain prestige, perdant le statut de non-langue que lui conférait l'idéologie linguistique franco-française du patois. Néanmoins, on découvre d'autres répercussions induites par ces idéologies essentialistes: elles provoquent un certain purisme langagier qui touche autant la variation régionale de la langue corse que les différentes influences du français sur le corse (emprunts, alternances codiques) et qui tend à provoquer chez les locuteurs un sentiment d'insécurité linguistique. Le lien puissant qui s'établit dans la tradition

essentialiste entre langue, nation et identité pose une série de problèmes notamment pour les Corses qui ne parlent plus leur langue ancestrale. Cependant, l'originalité du cas corse réside dans le débat qui s'est instauré entre ce discours essentialiste et un contre-discours qui aménage une place à la variation. Les sociolinguistes corses ont en effet développé la notion de *langue polynomique*: le corse est pour eux une langue qui n'a pas de norme unique mais dont les variations régionales sont légitimes.

Dans le chapitre 5 "Who wants to save 'le patois d'Évolène'?", Raphaël Maître et Marinette Matthey s'interrogent sur leur pratique de chercheurs universitaires. Ils reviennent sur une enquête dialectologique et sociolinguistique qui s'intéressait au "patois" d'Évolène, un dialecte francoprovençal parlé dans le Valais suisse. Ils commencent par retracer leur parcours personnel et les idéologies présentes dans leur conception sociolinguistique du patois et du français: une attitude positive envers le patois considéré comme un héritage, une vision non conflictuelle de la diglossie, une approche fonctionnelle du bilinguisme et l'opinion que la langue maternelle joue un rôle identitaire important. Ensuite, ils analysent certains entretiens semi-dirigés qu'ils ont animés dans le cadre de cette enquête pour déterminer le statut du patois à Évolène et les attitudes des locuteurs face aux deux langues en présence. Les chercheurs montrent comment certains de leurs tours de parole laissent entrevoir ces idéologies et vont contribuer à orienter, en partie, le discours du témoin. Même si les premiers résultats de leur étude semblaient indiquer la possibilité de mettre sur pied un projet pour valoriser le patois, ils concluent à la fin de l'article que les habitants d'Évolène ne partagent pas forcément leur désir de valorisation culturelle du patois et leur vision de cette langue comme un héritage important. L'acquisition du français est considérée comme inévitable par les habitants d'Évolène et les autorités préfèrent financer des cours d'allemand ou d'anglais, qui semblent plus utiles.

Annette Boudreau et Lise Dubois présentent, dans le chapitre 6 "*Français, acadien, acadjonne*: Competing discourses on language preservation along the shores of the Baie Sainte-Marie", les deux discours contradictoires des habitants du comté de Clare, en Nouvelle-Écosse (Canada), qui militent pour la survie du français. Bien que majoritaires dans leur comté, les francophones sont minoritaires sur le plan de la province. Les auteures reconnaissent plusieurs idéologies dans ces discours: l'idéologie du standard qu'on trouve chez la plupart des Acadiens et qui tend à faire de la langue un objet rigide et immuable; l'idéologie du "dialecte", propre à la région de Baie Sainte-Marie, qui met en avant une norme régionale du français, nommée *acadjonne*, différente du standard, du québécois et de l'acadien du Nouveau-Brunswick. Depuis quelque temps, l'*acadjonne* est la langue utilisée à la radio locale, ce qui tend à la doter d'une certaine légitimité. Pour les auteures, le débat sur la norme est une manifestation d'une discussion plus large qui porte sur la

création de catégories sociales (qu'est-ce qui fait un vrai Acadien?) et la redéfinition des structures sociales au cœur du développement économique de la région (p. 109). Les tenants d'une norme plus standard du français occupent en grande partie des positions d'autorités et semblent voir une menace dans la promotion de l'*acadjonne*. De plus, les liens culturels et parfois économiques qui se sont créés entre la région de Baie Sainte-Marie et le reste de la francophonie durant les dernières décennies semblent conforter les tenants de l'idéologie du patois dans leurs revendications.

Le chapitre 7 "The future of Catalan: Language endangerment and nationalist discourses in Catalonia" montre une fois de plus que les débats autour des menaces qui pèsent sur une langue portent en fait sur des problèmes sociaux plus vastes. Joan Pujolar présente un débat récent en Catalogne qui thématise la disparition possible de la langue nationale. La discussion, marginale dans le paysage médiatique catalan, apparaît surtout dans certains journaux monolingues catalans, en particulier dans une publication liée au mouvement nationaliste. L'auteur distingue deux nationalismes en Catalogne: un nationalisme ethnique – le plus ancien – qui se fonde sur la culture, donc la langue; et un nationalisme civique – plus récent –, qui s'appuie sur la participation à la vie communautaire. Dans le débat en question, même si les deux formes apparaissent, c'est le nationalisme ethnique – avec une vision essentialiste de la langue et des communautés linguistiques héritée du romantisme allemand et nourrie par la philologie catalane – qui prend le dessus. Un tel discours tend, en fait, à sauvegarder une "communauté nationale traditionnelle de locuteurs 'authentiques'" (p. 128) et marginalise toute une frange de la population bilingue qui pratique quotidiennement à la fois le catalan et le castillan. Ces locuteurs dont le catalan est la langue seconde ne sont jamais vraiment nommés, faute de terminologie appropriée, et ils n'apparaissent pas comme des locuteurs légitimes.

Dans le chapitre 8 "Language endangerment, war and peace in Ireland and Northern Ireland", Tony Crowley expose les discours sur les langues menacées que l'on trouve à la fois en République d'Irlande et en Irlande du Nord. Elle montre d'abord que le discours sur les périls pesant sur le gaélique remonte au 19<sup>ème</sup> siècle en Irlande. Le danger de disparition de l'irlandais a alors été instrumentalisé comme une arme politique et sociale contre l'ordre colonial britannique. Ce discours, emprunt de nationalisme culturel, a profondément changé la société irlandaise et a contribué à forger les institutions de la nouvelle république au Sud. L'Irlande du Nord se partage en deux communautés distinctes. Pour la communauté nationaliste irlandaise, la conservation du gaélique est liée à une forme de résistance non-violente dans la lutte contre la Grande-Bretagne. Pour ce qui est de la communauté loyale à l'Angleterre, elle s'est en quelque sorte créé une langue dans la seconde moitié du 20<sup>ème</sup> siècle: l'ulster-scots. Il s'agirait d'une variété de brittonique, un

type de dialecte de l'anglais, parlé avant le gaélique en Irlande. Ce discours a repris la rhétorique développée jusque-là pour le gaélique. L'enjeu est bien sûr de prouver que l'Ulster n'est pas seulement britannique politiquement mais aussi culturellement. Ce mouvement est loin d'être folklorique ou marginal. En effet, l'ulster-scots a été reconnu par la *Charte européenne des langues régionales et minoritaires* en 2001. Il apparaît également aux côtés du gaélique dans le *Belfast Agreement* de 1998. Ainsi, en Irlande, un discours sur les langues menacées, similaire dans son contenu, a été instrumentalisé par des groupes politiques opposés pour atteindre un but à la fois parallèle et antagoniste.

Le chapitre 9 "Voices of endangerment: A language ideological debate on the Swedish language" prend comme terrain de recherche la Suède. Toutefois, Tommaso M. Milani ne traite pas comme on pourrait s'y attendre de la minorité finnoise ou lapone. Le chercheur expose un débat qui est apparu dans les années 1990 et qui fait état d'une menace qui pèserait sur le suédois. Cette discussion se situe chronologiquement au moment où la Suède entame les pourparlers avec l'Union européenne en vue d'une adhésion. Il s'agit essentiellement de discours de type académique qui lient cette menace avec un discours sur l'anglais en tant que langue globalisée. Ce qui est d'abord un débat académique va basculer dans le champ politique et se concrétiser par la volonté de la Suède que l'Union européenne reconnaisse le suédois comme langue officielle de l'Union. En analysant un document important – *Mål i mun* qui dresse un programme d'action pour la langue suédoise –, l'auteur voit apparaître des voix contradictoires. Il y décèle une tension entre la vision essentialiste traditionnelle de la langue (le suédois est important pour la cohésion nationale) et une vision plus multiculturelle qui prend en compte les réalités de l'immigration.

Le chapitre 10 "Defending English in an English-dominant world: The ideology of the 'Official English' movement in the United States" porte sur une langue qui est le plus souvent considérée comme prédatrice et non pas comme menacée. Il existe pourtant depuis longtemps un mouvement de défense de l'anglais aux Etats-Unis, dont la réalisation la plus aboutie se situe historiquement aux environs de la Première guerre mondiale et des années 1920. Depuis les années 1980, deux organisations, *US English* et *English First*, liées à des lobbys conservateurs (anti-avortement, anti-immigration), ont repris le flambeau et s'insurgent contre la reconnaissance institutionnelle d'autres langues que l'anglais. Ils rejettent par exemple l'éducation bilingue et la distribution de matériel de vote dans des langues autres que l'anglais. Si ces initiatives ont eu peu de succès au niveau fédéral, plusieurs états ont passé des lois qui font de l'anglais la seule langue officielle. Ronald Schmidt s'interroge sur les raisons d'un tel mouvement et propose plusieurs explications. Il avance l'hypothèse que l'idéologie de la position hégémonique

de l'anglais aux États-Unis est tellement puissante qu'elle annihile et invalide l'existence du multilinguisme effectif de la société américaine, aidée en cela par l'idéal de conformité sociale dérivant du libéralisme économique. Finalement, le mythe de l'immigrant, constitutif de la société américaine moderne, joue également un rôle, car il voudrait qu'un bon immigrant s'assimile par la langue pour devenir un vrai Américain.

Claudine Moïse démontre, à travers sa description du cas français dans le chapitre 11 "Protecting French: the view from France", que des discours pourtant anciens sur le péril encouru par le français sont souvent très présents en temps de crise. L'auteure remonte d'abord à l'origine des discours puristes et alarmistes sur la langue française dont on trouve les premières traces lors la Révolution française. En France, la question linguistique semble être l'indice "d'un phénomène plus vaste: celui d'un effondrement des valeurs" (Klinkenberg, 2001: 110). Aujourd'hui, la crainte principale s'est focalisée autour du système scolaire qui ne remplit plus son rôle de faiseur de citoyens et de renouvellement de l'élite. Les discours sur la pureté du français sont donc l'indice d'une crise profonde qui est actuellement liée à une crise sociale face à toute une population maghrébine immigrée ou née en France. Ainsi, si on peut soupçonner que l'arabe dialectal maghrébin est parfois considéré comme une menace – preuve en sont le rejet du parler des banlieues ou l'annulation de l'examen de baccalauréat d'arabe dialectal en 2001 –, le débat semble s'être dernièrement concentré sur un terrain plus culturel, avec la crise du port du voile, par exemple.

Dans le chapitre 12 "Embracing diversity for the sake of unity: Linguistic hegemony and the pursuit of total Spanish", José Del Valle expose un autre cas de discours contradictoires où deux visions de la langue espagnole tentent de se réconcilier. Le premier présente cette langue comme une force qui tend à effacer la diversité culturelle; l'autre la considère comme une langue en danger, de par sa qualité et son statut. L'auteur montre que l'Académie Royale d'Espagne cherche à concilier les deux points de vue dans la notion d'*hispanofonía*. Cette idéologie tend à créer une communauté langagière qui prend ses distances avec le conservatisme et propose une vision plus pragmatique de la langue qui reconnaisse le changement, la variation, et qui se garde de tout européocentrisme. Ainsi, l'espagnol est considéré par l'Académie comme une langue en contact avec d'autres cultures, une langue globale et un symbole d'universalité. Un tel discours, qui intègre l'opposition pour mieux la maîtriser, ne peut que devenir hégémonique. Même si ce modèle n'est pas parfait, il tente toutefois de créer une apparence d'ouverture et de démocratie et présente un discours très consensuel.

Deborah Cameron clôt l'ouvrage en prolongeant la réflexion qu'elle avait exposée une première fois dans *Verbal Hygiene* (1995). Le dernier chapitre "Language endangerment and verbal hygiene: History, morality and politics"



reprend une grande partie des thèmes soulevés dans le premier recueil. Ces discours sur les langues en danger sont présentés comme une crise, en termes de morale et d'émotion. De plus, comme l'ont déjà montré les autres chapitres, la conception de la langue attestée dans ces discours repose en grande partie sur les idéologies langagières développées en Europe au 19<sup>e</sup> siècle, autour de deux axiomes principaux: la langue est considérée comme un organisme vivant; la langue d'un peuple représente l'édifice entier de sa culture, de son histoire, de son caractère. Ces idéologies sont entrées dans le sens commun linguistique. Deborah Cameron revient sur une période noire de la linguistique à l'époque de la seconde guerre mondiale et montre comment ces mêmes idéologies étaient à la base de la linguistique nazie. Ne taxant évidemment pas les auteurs actuels de fascisme, elle souhaite nous rappeler qu'hier comme aujourd'hui, ces discours ont des conséquences sociales et politiques qu'il est important de saisir. Il convient d'en prendre conscience et de réfléchir, au cas par cas, sur les implications des idéologies sous-jacentes à nos discours et sur leur signification. Pour la chercheuse, les discours sur les langues menacées prennent toute leur force aujourd'hui face à la menace que représente la globalisation.

Ce long résumé présente les principales conclusions des différentes contributions de ce recueil. Mon propos se voulait, à dessein, descriptif pour permettre aux non anglophones de profiter des idées novatrices apportées par cet ouvrage. *Discourses of endangerment* est une lecture à recommander à plus d'un titre, même aux chercheurs et chercheuses qui ne s'intéressent pas forcément à la thématique des langues en danger. Il touche en effet à différents sujets connexes qui ont trait à la sociolinguistique en général: le purisme, le nationalisme, le dialecte, les langues régionales, etc. De plus, nous pouvons souligner la grande qualité des contributions qui, même si elles se basent sur des conceptions théoriques diverses, forment une ligne parfaitement cohérente. Finalement, cette façon originale d'aborder le problème des langues menacées en se plaçant du côté du discours et en en questionnant les déterminants, les formes et les idéologies sous-jacentes nous invite à prendre une distance salutaire face à ces discours qui, effectivement, sont entrés dans le sens commun et font rarement l'objet de discussions critiques.

**Sara Cotelli**

Université de Neuchâtel,

Centre de dialectologie et d'étude du français régional

sara.cotelli@unine.ch

## **Bibliographie**

- Bradley, D. & Bradley, M. (2002). *Language Endangerment and Language Maintenance: An Active Approach*. London / New York (Routledge).
- Cameron, D. (1995). *Verbal Hygiene*. London / New York (Routledge).
- Klinkenberg, J.-M. (2001). *La langue et le citoyen*. Paris (Presses universitaires de France).
- Tsunoda, T. (2005). *Language endangerment and language revitalization: an introduction*. Berlin (Mouton de Gruyter).



# Compte rendu

**Moirand, S. (2007).**

***Les discours de la presse quotidienne: observer, analyser, comprendre.***

**Paris: PUF.**

**Coll. Linguistique Nouvelle.**

Livre somme, *Les discours de la presse quotidienne* présente les résultats de cinq années de recherche que Sophie Moirand a consacrées à l'analyse linguistique de la presse écrite. L'auteure nous propose une approche et une analyse originales de la circulation des mots et des direx dans la couverture médiatique "des événements scientifiques ou technologiques à caractère politique" (p. 1).

L'*Avant-Propos* précise les buts de cette recherche. Il s'agira de "pister la traçabilité des direx rencontrés à propos de certains événements au fil de leur voyage à travers les médias et à travers leur inscription dans la matérialité des supports" (p. 1). En outre, ce travail devra contribuer à interroger et vérifier la considération des médias comme "un lieu de construction des *mémoires collectives* des sociétés actuelles" (p. 2), contrairement à l'idée reçue des discours médiatiques définis comme éphémères. Le projet ainsi cadré, on constate que le titre complet de l'ouvrage (*Les discours de la presse quotidienne: observer, analyser comprendre*), donne une extension importante à cet objectif déjà ambitieux.

Le premier chapitre ("Les choix de l'analyste") se propose d'expliquer une partie des fondements méthodologiques et théoriques de l'analyse. L'enjeu du corpus et de ses sous-ensembles permet à l'auteure de rendre compte des unités d'analyse, des observables et de leur cadre d'investigation. Moirand se focalise sur des "moments discursifs", c'est-à-dire des tranches temporelles lors desquelles un événement (p.ex. "la vache folle") donne lieu à une production textuelle importante dans la presse quotidienne. L'analyste segmente ce flux textuel en un sous-corpus de référence constitué de la circulation des mots et des direx récurrents et traçables par le biais de leurs diverses reformulations à travers les genres<sup>1</sup> organisant les pages des journaux impliqués dans un même moment discursif. Outre la prise en

---

<sup>1</sup> Moirand distingue classiquement et efficacement les genres à *énonciation plutôt subjectivée* (commentaires, éditoriaux, dessins de presse, chroniques, etc.) de ceux à *énonciation plutôt objectivée* (encadrés à vocation didactique, tableaux, articles d'information, etc.).

considération de l'hétérogénéité des unités discursives, l'ouvrage témoigne d'un positionnement original, entre l'analyse du discours politique et la question de la diffusion-vulgarisation des discours de la science.

Dans le deuxième chapitre ("La circulation des mots et des formulations"), l'auteure se concentre sur les mécanismes et les changements de désignation et de reformulation des objets de discours, qu'ils réfèrent aux "objets du monde scientifique et technique", aux "faits" ou "actions" liés aux événements, aux "événements eux-mêmes" ou encore aux "différents acteurs et énonciateurs convoqués". Moirand opère d'entrée une distinction opératoire entre ce qui relève d'une part de la récupération dans la presse de termes spécialisés tirés des recherches scientifiques ("prion", "organismes génétiquement modifiés", etc.) et d'autre part de la dénomination des notions émergentes ("traçabilité", "transparence", "principe de précaution", etc.) provenant d'autres cercles de références (juridique, commercial ou encore politique). En effet, d'un côté comme de l'autre, on assiste – après une phase plus ou moins longue de définitions, exemplifications et reformulations destinées à familiariser le lectorat avec ces nouvelles notions – à leur banalisation progressive au profit d'une utilisation définie, sans guillemets et parfois ludique dans les textes de commentaire (p.ex. "le poulet à la dioxine"). Cette banalisation des désignations s'accompagne le plus souvent d'une désémantisation partielle au profit d'une utilisation de "mots-événements" fonctionnant comme allusion ou "rappel mémoriel" des événements ("la catastrophe de la vache folle", "la nouvelle affaire des farines animales", "le Tchernobyl aviaire"). Moirand montre également comment des notions telles que "principe de précaution" ou "traçabilité" fonctionnent comme "mots-arguments", finissant dans les textes à énonciation subjectivée par fonctionner comme foyers argumentatifs, c'est-à-dire comme lieux de condensation de conflits.

Dans le troisième chapitre ("la diversité et la ronde des dires"), Moirand ouvre la problématique de la traçabilité des mots à celle des dires. Adoptant la notion bakhtinienne de dialogisme – qui permet de rendre compte, via l'étude des places énonciatives, des représentations des discours d'autrui – l'analyste peut suivre la navigation des dires au fil de leurs reprises et de leurs condensations jusqu'au rappel allusif. Pour organiser sa réflexion, Moirand opère une distinction entre les situations trilogales dans lesquelles le journaliste se fait médiateur entre les scientifiques et le lecteur, et les situations d'énonciation plurilogales lors lesquelles un discours militant, qu'il soit politique, économique ou social, invoque le discours scientifique pour être lui-même intégré par le journaliste dans l'article. D'un côté comme de l'autre, on constate que le médiateur joue le rôle de "chef d'orchestre" par la mise en scène d'un discours hétérogène à destination d'un public. Tantôt le journaliste se fait le relais explicite ou "masqué" (c'est-à-dire sans utilisation d'outils

d'attribution) de la parole scientifique par le biais de stratégies diverses (mini-blocs informationnels disposés autour d'un article, citations entre guillemets, interviews de spécialistes, etc.), tantôt le médiateur agence des situations de controverses inscrites par des points de vue de tiers mobilisant l'actualité scientifique. Dans ces situations plurilogales de reproduction médiatique d'un discours politique mobilisant des sources scientifiques, et a fortiori dans les textes à énonciation subjectivée (commentaires, éditoriaux, etc.), Moirand constate la même exploitation de l'allusion comme inscription de l'hétérogénéité discursive. Que cette interdiscursivité soit montrée ou suggérée, ces traces de points de vue dans la parole d'autrui mobilisée par le scripteur médiatique participent de la construction de mémoires discursives à court, moyen ou long terme. L'auteure en prend pour exemple<sup>2</sup> plusieurs commentaires et éditoriaux (cf. p. 104-112, dont une analyse systématique d'une page du *Monde*) qui ont en commun de manipuler des "images stéréotypées de savoirs collectifs, des allusions à des dire de communautés qui s'affrontent et des allusions à des faits" (p. 106). Ces traces d'interdiscursivité constituent alors autant d'"indices de contextualisation" d'une mémoire discursive.

Dans le dernier chapitre ("Mémoires et médias"), Moirand lie l'activité médiatique explicative qui se trouve au cœur de l'ensemble des résultats des deux chapitres précédents avec la question de la mémoire (inter-)discursive. En d'autres termes, il s'agit de voir comment les articles de commentaire, les plus soumis comme on l'a vu aux techniques de l'allusion et donc de la suppression des marques conventionnelles de l'hétérogénéité, participent d'une mémoire interdiscursive des événements et des controverses et, plus fondamentalement encore, dans quelle mesure cette mémoire interdiscursive médiatique se sédimente comme partie prenante d'une mémoire individuelle et collective d'un événement, elle-même devenant mobilisable et pertinente dans le rappel futur de ces mots, dire et faits. Le régime et le rôle explicatifs des médias sont ainsi analysés comme la pierre angulaire de ce dispositif complexe, combinant à la fois l'exploitation de la mémoire par allusion ou évocation de discours passés, mais également la sédimentation d'une certaine intelligibilité de l'ordre du monde. Au terme de ce chapitre, l'auteure milite pour une prise de conscience du "rôle de la presse dans la formation du citoyen des sociétés démocratiques" (p. 156). Le lecteur étant responsable de son exposition aux discours médiatiques et de leur compréhension, les médias doivent quant à eux "s'interroge[r] sur le rôle du langage dans la construction des événements voire de la réalité sociale (Searle, 1995), à

---

<sup>2</sup> L'allusion répétée à la vieille rivalité Europe-USA dans les articles de commentaire traitant du lien entre génie génétique et enjeux commerciaux de l'agro-alimentaire en est une illustration frappante.

laquelle ils exposent leurs destinataires" (ibid.). Les médias sont des intermédiaires certes, mais des intermédiaires actifs, transmettant, dans une boucle infinie, des discours informés par des discours qu'ils ont eux-mêmes en partie informés et retransmis.

D'une lecture exigeante – due à la complexité des phénomènes étudiés – *Les discours de la presse quotidienne* constitue un ouvrage majeur pour tout chercheur intéressé par l'analyse linguistique des faits de communication médiatique. Démontrant la rentabilité scientifique d'analyses synchroniques et diachroniques, Sophie Moirand problématise la question délicate de la mémoire interdiscursive en tentant de lui donner, à travers quantité de données, une consistance linguistique et interlocutive (chap. II et III). Au fil du temps, des discours (mots ou dires) se sédimentent, se densifient, finissant par faire partie de l'histoire et du rappel des événements eux-mêmes. Cependant, l'auteure relativise également la primauté du linguistique sur le psychologique et le social (chap. IV): la mémoire interdiscursive n'est pas tant dans les mots, qui charrieraient ainsi avec eux une mémoire des événements, que dans les sujets. Exposés différemment aux sources médiatiques, ceux-ci construisent au fil du temps leur arrière-fond mémoriel propre – contribuant en partie à la construction d'une mémoire partagée, collective – avec lequel formulations et reformulations de la mémoire interdiscursive médiatique entrent en résonance.

Dans le cadre d'une collection vouée à la linguistique et qui ne s'était guère ouverte qu'à la stylistique littéraire, l'ouvrage de Sophie Moirand apparaît comme un livre original, proposant des pistes de raccord avec des approches sociales ou psychologiques du fait médiatique.

**Jérôme Jacquin**<sup>3</sup>

Université de Lausanne, Faculté des Lettres  
jerome.jacquin@unil.ch

---

<sup>3</sup> L'auteur tient à remercier Raphaël Micheli, Marcel Burger et Jean-Michel Adam pour leur relecture attentive et leurs conseils.